CINQUIÈME ANNÉE, N° 7 — DIX CENTIMES — DU 7 AU 13 NOVEMBRE 1891

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

VII

C'est en faisant une conjuration contre tous les maîtres — une conjuration pour garantir à tous la liberté et à tous un certain bien-être — que les citadins révoltés débutèrent au douzième siècle. C'est aussi par une conjuration pour garantir à tous le pain et la liberté que devra débuter la Révolution sociale. Que *tous*, sans aucune exception, sachent que quoiqu'il arrive à la révolution, sa première pensée sera toujours donnée à pourvoir le pain, le gîte, le vêtement aux habitants de la cité ou du territoire, — et dans ce seul fait de solidarité générale, la Révolution trouvera des forces qui ont manqué aux révolutions précédentes.

Mais pour cela, il faut renoncer aux errements de l'ancienne économie politique bourgeoise. Il faut se défaire pour toujours du salariat sous toutes ses formes possibles, et envisager la société comme un grand tout, organisé pour produire la plus grande somme possible de bien-être, avec la moindre perte de forces humaines. Il faut s'habituer à considérer la rémunération personnelle des services comme une impossibilité, comme une tentative échouée du passé, comme un encombrement pour l'avenir, si elle continuait d'exister.

Et il faut se défaire, non-seulement en principe, mais jusques dans les moindres applications, du principe d'autorité, de la concentration des fonctions qui fait l'essence de la société actuelle.

Tel étant le problème, il serait bien triste si les travailleurs révolutionnaires s'illusionnaient sur sa simplicité, ou s'ils ne cherchaient déjà à se rendre compte sur la façon dont ils entendent le résoudre.

La bourgeoisie est une force, non-seulement parce qu'elle possède la richesse, mais surtout parce qu'elle a mis à profit le loisir que lui donnait la richesse pour s'instruire dans l'art de gouverner et pour élaborer une science qui sert à justifier la domination. Elle sait ce qu'elle veut, elle sait ce qu'il faut pour que son idéal de société se maintienne; et tant que le travailleur ne saura pas, lui aussi, ce qu'il lui faut, et comment y arriver, il devra rester l'esclave de celui qui *sait*.

Il serait certainement absurde de vouloir élaborer, dans l'imagination, une société telle qu'elle devra sortir de la révolution. Ce serait du byzantinisme que de se quereller sur les moyens de pourvoir à tel besoin de la société future, ou d'organiser tel détail de la vie publique. Les romans que nous faisons sur l'avenir ne sont destinés qu'à préciser un peu les idées, à démontrer la possibilité d'une société sans maître, à voir si l'idéal *peut* être appliqué, sans se heurter à des obstacles insurmontables. Le roman reste roman. Mais il y a toujours certaines grandes lignes sur lesquelles il faut tomber d'accord pour construire quoi que ce soit.

Les bourgeois de 1789 savaient parfaitement bien qu'il serait oiseux de discuter les détails du gouvernement parlementaire qu'ils rêvaient; mais ils rêvaient un gouvernement, et ce gouvernement devait être représentatif. Plus que cela : il devait être fort centralisé, ayant pour organes dans les provinces une hiérarchie de fonctionnaires, ainsi que toute une série de petits gouvernements dans les municipalités, aussi élues. Ils savaient parfaitement que dans leur idéal de société la propriété privée devait être mise hors de discussion, et que la soi-disant liberté du contrat devait être proclamée comme principe fondamental de l'organisation. Ce qui plus est, les meilleurs d'entre eux croyaient en effet que ce principe allait réellement régénérer la société et devenir une source d'enrichissement pour tous.

D'autant plus accomodants sur les détails qu'ils étaient fermes sur ses points essentiels, ils purent, en un an ou deux, totalement réorganiser la France selon leur idéal et lui donner un code civil, (usurpé plus tard par Napoléon), code qui fut copié plus tard par les bourgeoisies européennes dès qu'elles arrivaient au pouvoir.

Ils travaillaient à cela avec un ensemble merveilleux. Et si, plus tard, des luttes terribles surgirent dans la Convention, ce fut parce que le peuple, se voyant trompé dans ses espérances, vint avec de nouvelles réclamations que ses meneurs ne comprirent même pas, ou cherchèrent vainement à concilier avec la révolution bourgeoise.

Les bourgeois savaient ce qu'ils voulaient; ils y avaient pensé des longtemps. Pendant de longues années, ils avaient nourri un idéal de gouvernement, et quand le peuple se souleva, ils le firent travailler à la réalisation de leur idéal, en lui faisant quelques concessions secondaires sur certains points, tels que l'abolition des droits féodaux ou l'égalité devant la loi.

Sans s'embrouiller dans les détails, les bourgeois avaient établi, bien avant la révolution, les grandes lignes de l'avenir. Pouvons-nous en dire autant des travailleurs?

Malheureusement non. Dans tout le socialisme moderne, et surtout dans sa fraction modérée, nous voyons une tendance prononcée à ne pas approfondir les principes de la société que l'on voudrait dégager de la révolution. Cela se comprend. Pour les modérés, parler révolution c'est déjà se compromettre, et ils entrevoient que s'ils traçaient devant les travailleurs un simple plan de réformes, ils perdraient leurs plus ardents partisans. Aussi préfèrent-ils traiter avec mépris ceux qui parlent de société future ou cherchent à préciser l'œuvre de la révolution. On verra cela plus tard, on choisira les meilleurs hommes, et ceux-ci feront tout pour un mieux! Voilà leur réponse.

Et quant aux anarchistes, la crainte de se voir divisés sur des questions de société future et de paralyser l'élan révolutionnaire, opère dans un même sens; on préfère généralement, entre travailleurs, renvoyer à plus tard les discussions que l'on nomme (à tort, bien entendu), théoriques, et l'on oublie que peut-être dans un an ou deux on sera appelé à donner son avis sur toutes les questions de l'organisation de la société, depuis le fonctionnement des fours à pains jusqu'à celui des écoles ou de la défense du territoire, — et que l'on n'aura même pas devant soi les modèles de l'antiquité dont s'inspiraient les révolutionnaires bourgeois du siècle passé.

On est porté à considérer la révolution comme une grande fête, pendant laquelle tout s'arrangera de soi-même pour le mieux. Mais, en réalité, le jour où les anciennes institutions auront croulé, le jour où toute cette immense machine — qui, tant bien que mal, supplée aux besoins quotidiens du grand nombre, — cessera de fonctionner, il faudra bien que le peuple lui-même se charge de réorganiser la machine détraquée.

Rien qu'à faire des décrets, copiés sur les vieux clichés républicains, connus par cœur de longue date, — les Lamartine et les Ledru-Rollin passaient des vingt quatre heures à travailler de la plume. Mais, que disaient ces décrets? — Ils ne faisaient que répéter les phrases sonores que l'on avait débitées depuis des années dans les réunions et les clubs républicains, et ces décrets ne touchaient rien de ce qui fait l'essence même de la vie quotidienne de la nation. Puisque le gouvernement provisoire de 1848 ne touchait ni à la propriété, ni au salaire, ni à l'exploitation, il pouvait bien se borner à des phrases plus ou moins ronflantes, à donner des ordres, à faire, en un mot, ce que l'on fait chaque jour dans les bureaux de l'Etat. Il n'avait que la phraséologie à changer. Et cependant, rien que ce travail, presque machinal, absorbait déjà toutes les forces des nouveaux-venus.

Pour nous, révolutionnaires, qui comprenons que le peuple doit manger et nourrir ses enfants avant tout, la tâche sera autrement difficile. — Y a-t-il assez de farines? Viendront-elles jusqu'aux fours des boulangers? Et comment faire pour que les apports de viande et de légumes ne cessent pas? Chacun a-t-il un logis? Le vêtement ne manque-t-il pas? et ainsi de suite. Voilà ce qui nous préoccupera.

Mais tout cela demandera un travail immense, féroce, — c'est le mot — de la part de ceux qui auront à cœur le succès de la révolution. — « D'autres ont eu la fièvre pendant huit jours, six semaines », disait un ancien Conventionnel dans ses mémoires, — « nous l'avons eue pendant quatre ans sans interruption ». Et c'est miné de cette fièvre, au milieu de toutes les hostilités et de tous les déboires — car il y en aura aussi — que le révolutionnaire devra travailler.

Il devra agir. Mais comment agir s'il ne sait dès longtemps quelle idée le guidera, quelles sont les grandes lignes de l'organisation qui, selon lui, répond aux besoins du peuple, à ses désirs vagues, à sa volonté indécise ?

Et on ose encore dire que de tout cela nul besoin, que tout s'arrangera de soi-même! Plus intelligents que ça, les bourgeois étudient déjà les moyens de mater la révolution, de l'escamoter, de la lancer dans une voie où elle devrait s'échouer.

La révolution sera une fête, puisqu'elle travaillera à l'affranchissement de tous; mais pour que cet affranchissement s'accomplisse, le révolutionnaire devra déployer une audace de pensée, une énergie d'action, et une âpreté au travail dont le peuple n'a encore jamais fait preuve dans les révolutions précédentes, mais dont les précurseurs commencent à se dessiner dans les derniers jours de la Commune de Paris et dans les premiers jours de la grève des docks de Londres.

VIII

— « Mais où prendrons-nous cette audace de pensée et cette énergie au travail d'organisation quand le peuple ne l'a pas ? N'admettez-vous pas vous mêmes — nous dira-t-on — que si la force d'attaque ne manque pas au peuple, l'audace de la pensée et l'âpreté à la reconstruction lui ont trop souvent fait défaut ? »

Nous l'admettons parfaitement. Mais nous n'oublions pas non plus la part qui revient aux hommes d'initiative dans les mouvements populaires. Et c'est de cette initiative que nous allons parler maintenant pour terminer notre étude.

L'initiative, la libre initiative de chacun, et la possibilité pour chacun de faire valoir cette force lors des soulèvements populaires, voilà ce qui a toujours fait la puissance irrésistible des révolutions. C'est cette puissance qui a fait leur grandeur, qui leur a permis de marcher de l'avant, et que les historiens, tous autoritaires, se sont bien gardés de faire ressortir sous son vrai jour. Et sur cette force encore nous comptons pour entreprendre et accomplir l'œuvre immense de la révolution sociale.

Si les révolutions du passé ont fait que quelque chose, c'est exclusivement grâce aux hommes et femmes d'initiative, aux inconnus qui surgissaient dans les foules et ne craignaient pas d'assurer, vis-à-vis de leurs frères et de l'avenir, la responsabilité d'actes, considérés d'une audace insensée par les timides.

La grande masse se décide difficilement à entreprendre quelque chose qui n'a pas eu un précédent dans le passé. On peut s'en convaincre tous les jours. Si la routine nous enveloppe de ses moisissures à chaque pas, c'est qu'il manque d'hommes d'initiative pour rompre avec les traditions du passé et se lancer hardiment dans l'inconnu. Mais si une idée germe dans les cerveaux, vague encore, confuse, incapable de se traduire dans les faits, et qu'un homme d'initiative survienne et se mette résolûment à l'œuvre, il est immédiatement suivi, si son œuvre répond aux vagues aspirations. Et lors même que rompu de fatigue il se retire, son œuvre, comprise et approuvée, est continuée par des milliers de continuateurs, dont il n'osait même pas supposer l'existence. C'est l'histoire de toute la vie de l'humanité, — histoire que chacun peut constater de ses propres yeux, par sa propre expérience. — Et il n'y a que ceux qui ont voulu marcher à l'encontre des vœux et des besoins de l'humanité qui se sont vus maudits et abandonnés par leurs contemporains.

Malheureusement, ces hommes sont rares dans la vie de tous les jours. Mais ils surgissent en nombre aux époques révolutionnaires, et se sont eux, à proprement dire, qui font les œuvres durables des révolutions.

Ceux-là font notre espoir et notre confiance dans la prochaine révolution. Qu'ils aient seulement la conception juste et, partant, large de l'avenir, qu'ils aient l'audace de la pensée et ne s'acharnent pas à faire revivre un passé condamné à mourir ; qu'un idéal sublime les inspire, — et ils seront suivis. Jamais, à aucune époque de son existence, l'humanité n'a senti le besoin d'une grande inspiration qu'à ce moment où nous vivons, après avoir traversé un siècle de pourriture bourgeoise.

Dans ces conditions, ils n'auront pas à craindre pour leur œuvre de la part des ennemis, paralysés eux-mêmes par la décomposition qui les entoure.

— Mais l'envie des opprimés eux-mêmes ? N'a-t-on pas souvent remarqué et avec raison, que l'envie fait l'écueil des démocraties ? Que si le travailleur subit avec trop de patience l'arrogance du maître en paletot, il regarde d'un œil envieux jusqu'à l'influence personnelle du camarade d'atelier. — Ne nions pas le fait ; ne nous retranchons même pas derrière l'argument, très juste d'ailleurs, que l'envie naît toujours de la conscience que le camarade, une fois l'influence acquise, l'employera à trahir ses camarades d'hier, et que le seul moyen de paralyser l'envie comme la trahison serait d'ôter au camarade, comme au bourgeois, la possibilité d'accroître leur autorité, de devenir des maîtres.

Tout cela est juste ; mais il y a plus. Nous tous, avec notre éducation autoritaire, quand nous voyons une influence surgir, nous ne pensons la réduire qu'en l'annihilant ; et nous oublions qu'il y a un autre moyen, infiniment plus efficace, de paralyser les influences déjà nuisibles, ou tendant à le devenir. C'est celui de *faire mieux à côté*.

Dans une société servile, ce moyen est impossible et, enfants d'une société servile, nous n'y pensons même pas. Un roi devenu insupportable, — quel moyen avons-nous de nous en débarrasser, si ce n'est de le tuer ? Un ministre nous gêne-t-il, que faire, sinon chercher un candidat pour le remplacer ? Et quand un « élu du peuple » nous dégoûte, nous cherchons un autre pour lui faire concurrence. Cela se passe ainsi. Mais doit-il se faire toujours ?

Que pouvaient faire, en effet, les Conventionnels en présence d'un roi qui leur disputait le pouvoir, si ce n'était le guillotiner ? et que pouvaient faire les représentants de la Montagne en présence d'autres représentants, investis des mêmes pouvoirs, si ce n'était de les envoyer à leur tour au bourreau ? Eh bien, cette situation du passé reste en nous jusqu'à présent, tandis que le seul moyen vraiment efficace de paralyser une initiative nuisible est *de prendre soi-même l'initiative de l'action dans une meilleure direction*.

Aussi, quand nous entendons les révolutionnaires se pâmer d'aise à l'idée de poignarder ou de fusiller les gouvernants qui pourraient s'imposer pendant la révolution, nous sommes saisis d'épouvante en pensant que les forces des vrais révolutionnaires pourraient s'épuiser en luttes qui ne seraient, au fond, que des luttes pour ou contre les individus qui se donneraient du galon. Leur faire la guerre, c'est déjà reconnaître la nécessité d'avoir d'autres hommes couverts du même galon.

En 1871, on voit déjà, à Paris, un vague pressentiment d'une meilleure manière d'agir. Les révolutionnaires du peuple semblaient comprendre que le « Conseil de la Commune » devait être considéré comme un simple décor inutile, comme un tribu payé aux traditions du passé, que le peuple, non-seulement, ne devait pas désarmer, mais qu'il devait maintenir à côté du Conseil, son organisation intime, ses groupes fédérés, et que de ces groupes, non de l'Hôtel-de-Ville, devaient sortir les mesures nécessaires pour le triomphe de la révolution. Malheureusement, une certaine modestie des révolutionnaires populaires, appuyée aussi par les préjugés autoritaires, encore très enracinés à cette époque, empêchèrent ces groupes de tenter d'ignorer totalement le Conseil et d'agir comme s'il n'eût pas existé du tout.

Nous n'éviterons pas le retour de ces tentatives de gouvernement révolutionnaire dans la prochaine révolution. Sachons, du moins, que le moyen le plus efficace d'annihiler cette autorité n'est pas de comploter des coups d'Etat, qui ne feraient que ramener le despotisme sous une autre forme aboutissant à la dictature, mais de constituer dans le peuple même une force, puissante de son action et des faits révolutionnaires qu'elle aura accomplis, ignorant le pouvoir quel que soit son nom, et grandissant toujours par son initiative révolutionnaire, son élan révolutionnaire, et son œuvre de démolition et de réorganisation.

Un peuple qui aura su organiser lui-même la consommation des richesses et leur répartition dans l'internat de toute la société, ne pourra plus être gouverné. Un peuple qui aura lui-même la force armée du pays, et qui aura su donner aux citoyens armés la cohésion et l'esprit d'action nécessaires, ne sera plus commandé. Un peuple qui aura lui-même organisé ses chemins de fer, sa marine, ses écoles, ne pourra plus être administré. Et enfin, un peuple qui aura su organiser ses arbitres pour juger les petites disputes, et dont chaque individu se considérera comme un devoir d'empêcher que le gredin n'abuse du faible, sans attendre l'intervention providentielle du sergent de ville, n'aura besoin ni d'argousins, ni de juges, ni de geôliers.

Dans les révolutions du passé le peuple se chargeait de l'œuvre de démolition ; quant à celle de réorganisation, il la laissait aux bourgeois. — « Mieux versés que nous dans l'art de gouverner, vous, seigneurs ; organisez nous, ordonnez-nous le travail, pour que nous ne mourions pas de faim, empêchez-nous de nous entre-dévorer, punissez et pardonnez selon les lois que vous aurez faites pour nous, pauvres d'esprit ! » — Et on sait s'ils ne profitaient pas de l'invitation.

Eh bien, la tâche qui s'impose au peuple lors du prochain soulèvement, sera de s'emparer précisément de cette fonction qu'il a abandonnée jadis aux bourgeois. Elle sera de *créer*, — d'organiser en même temps que de détruire.

Pour accomplir cette tâche, nous aurons besoin de toute la puissance d'initiative de tous les hommes de cœur, de toute l'audace de la pensée, affranchie des cauchemars du passé, de toute leur énergie. Et nous nous garderons bien de paralyser l'initiative des plus résolus d'entre nous, — nous redoublerons simplement d'initiative, si celle des autres vient à manquer, si elle s'émousse, ou si elle prend une fausse direction. L'audace de la pensée, une conception nette et large de tout ce que l'on veut, la force constructive surgissant du peuple lui-même à mesure que la négation de l'autorité se fait jour ; et enfin, l'initiative de tous dans l'œuvre de reconstruction, — voilà ce que donnera à la révolution la puissance qu'elle doit posséder pour vaincre.

C'est précisément ces forces que la propagande active des anarchistes, aussi bien que la philosophie même de l'Anarchie, tendent à développer. A la discipline, — cet ancre de salut des autoritaires, — ils opposent la pleine initiative de tous et de chacun. Aux conceptions mesquines de petites réformes, préconisées par les partis embourgeoisés, ils opposent la conception large et grande de la Révolution qui, seule, peut donner l'inspiration nécessaire. Et à ceux qui aimeraient voir le peuple se borner à un rôle de meute lancée contre les gouvernants du jour, mais toujours retenue à temps par le fouet, nous disons : « La part du peuple dans la Révolution doit être *positive*, en même temps que *destructive*. Car lui seul peut réussir à réorganiser la société sur des bases d'*égalité* et de *liberté* pour tous. Remettre ce soin à d'autres, serait trahir la cause même de la Révolution. »

MOUVEMENT SOCIAL

France

Récentes ignominies gouvernementales

Le ministre de la guerre, l'illustre Freycinet, a fait introduire un nouvel article dans le règlement du service des places.

L'article dit obligeant militaire en uniforme à prêter spontanément main-forte, même au péril de sa vie, à la gendarmerie et autres agents de l'autorité.

Il n'est plus permis à un militaire d'hésiter lorsque il voit des malfaiteurs sur le point d'échapper aux gardiens de la paix, lorsqu'il voit ceux-ci débordés par une foule qui rompt un cordon, etc. Naturellement, les peines les plus rigoureuses sont réservées aux militaires qui se sauveraient pour ne pas se mêler de l'affaire.

La nation armée devient ainsi la nation policière, de par l'ordre d'une culotte de peau ou d'un avocat. Ce qu'on leur casserait la margoulette avec un certain plaisir à tous ces inventeurs de nouvelles tortures morales!

Autre chose: Le préfet de police ou le ministre de l'intérieur lui-même vient de décider que les marchands des quatre saisons devraient passer au service anthropométrique.

On sait ce que c'est: les malfaiteurs ou soi disant tels arrivant au dépôt sont photographiés, mesurés de toutes manières de façon à ce qu'on le reconnaisse sous quelque nom qu'ils se cachent. D'autre part, rien ne peut être vendu par un marchand ambulant: quatre saison, fleurs, pacotilles, si le vendeur n'est pourvu d'une médaille fournie par la préfecture de police. Il arrive que les commerçants auxquels ces petits marchands font concurrence se plaignent, chose épouvantable, que le titulaire des médailles ne sont pas toujours ceux qui les portent; on se prête la médaille ou, ce qui est bien plus grave, certains désambulants ne vendent pas à leur compte. Ils sont exploités par un gros monsieur qui accapare des médailles et les distribue à des malheureux, ses ouvriers momentanés. Or, on sait que les commerçants et la police ne peuvent souffrir l'exploitation des petits par les gros. C'est donc pour mettre un terme à ces scandales que dorénavant chaque titulaire d'une médaille (que l'on obtient que par la croix et la bannière, un pot de vin au commissaire de police du quartier, ou son corps si c'est une jolie fille) devra être photographié ou mesuré à la préfecture de police.

Et ce n'est pas tout. Dans quelque temps, on agira de même envers d'autres catégories de misérables, de manière à ce que dans un avenir peu éloigné, si toutefois la Révolution n'y met bon ordre, la France entière ressemble à un vaste préau de prison.

Il est urgent que cela finisse!

***

TROYES. — Au commencement du mois, les conférences de Faure ont réellement fait merveille par suite de l'éloquence de l'orateur. Les prosélytes sont nombreux. On ne voit plus partout que des gens qui se disent anarchistes et beaucoup de collectes même déclarent avec conviction qu'ils sont plus révolutionnaires et plus anarchistes que nous.

Effets passagers de l'éloquence que nous essayerons de rendre durable chez eux, qui sont vraiment aptes à recevoir la bonne semence.

Les Sociétés d'auteurs littéraires et musiciens sont partout les mêmes. Samedi dernier, nous étions allé trouver le représentant, à Troyes, de la Société des droits d'auteurs et il nous délivra une attestation prenant acte de ce que nous ne jouerions, ni ne représenterions rien de la société. Le patron du *Salon de Mars* ne voulait nous louer sa salle que si nous avions ce papier.

Au dernier moment, un représentant d'une autre société que nous ignorions (combien y en a-t-il?) est venu faire du potin et a menacé le patron de poursuites.

Allez, Messieurs les poètes et chansonniers, on laissera votre marchandise tranquille. Nous saurons bien nous passer de vous, et vous serez oublié depuis longtemps qu'on chantera encore du Pierre Dupont, pour ne citer que celui-là.

***

LYON. — Nous recevons les meilleures nouvelles des conférences anarchistes à Lyon. Il y a énormément d'enthousiasme. A entendre les auditeurs, ils seraient tous de bons anarchistes. C'est à nous maintenant de travailler pour forger le fer pendant qu'il est chaud.

Belgique

Nous avons sous les yeux un rapport officiel concernant les mines du Hainaut, qui, à elles seules, représentent les trois quarts des mines de la Belgique, puisqu'elles ont donné, l'année passée (1890), 15,000,000 de tonnes de charbon sur les 20,500,000 tonnes extraites dans toute la Belgique. Il travaille dans ces mines 85,000 salariés, dont les salaires se sont montés, dans le cours de l'année, à 95,000,000 de francs, c'est-à-dire à 1,100 francs environ par personne. En même temps, le prix total du charbon extrait se montait à 192,000,000 de francs, sur lesquels 39,000,000 de francs font le bénéfice net. Si ce bénéfice était réparti entre les salariés, au lieu d'aller dans les poches des actionnaires, cela ferait déjà 460 francs par personne, ou une augmentation de 40 pour cent, — augmentation qui ne serait déjà pas à dédaigner. Mais comme dans les 85,000 *salariés* on comprend aussi tous les ingénieurs, les contremaîtres, (trop nombreux généralement dans les mines belges et françaises), ainsi qu'une administration bien payée, — on voit l'intérêt qu'il y aurait aujourd'hui même à supprimer la classe des patrons, actionnaires et tout le reste.

Et c'est pendant une année qui donnait 39,000,000 de francs de bénéfice net à quelques centaines d'actionnaires, que l'on sabrait les mineurs qui demandaient une misérable augmentation de salaire.

Italie

Le *Primo Maggio*, un journal anarchiste qui se publie déjà depuis des semaines à Rome (Piazza del Grillo n° 5), reproduit dans son dernier numéro un extrait du *livret imprimé* que les propriétaires de la province de Pavie délivrent à leurs paysans et où sont expliqués les droits et devoirs de ces derniers.

On y lit que le paysan doit être constamment prêt aux ordres du patron, pendant le jour et pendant la nuit; que sa femme et ses filles, pour quelques centimes de salaire journalier, sont obligées de se servir que ce même patron; si elles s'y refusent, le patron est en droit d'engager d'autres ouvrières et de faire payer la différence de salaire par le mari et père des récalcitrantes.

On y lit encore que le paysan doit entière soumission au patron; que la moindre désobéissance ou le moindre manque de respect sera puni proportionnellement aux *conséquences et au mauvais exemple* qu'il peut donner.

On devine la peur entre les lignes! Le despotisme est ici un masque; la vérité est que les propriétaires sentent le terrain se dérober sous leurs pas.

Nous nous souvenons d'une correspondance envoyée d'Italie à l'*Indépendance*. On y décrivait la situation du gouvernement et de la bourgeoisie comme fort ébranlée. Les paysans sont convaincus que sous peu ils entreront en possession de la terre. En certains endroits, ils ont déjà songé à la manière dont il sera la distribueront entre eux pour le travail. Enfin, le moindre événement déterminera le cracking en Italie comme partout. (*L'Homme libre*).

***

Depuis quinze jours, nous étions sans nouvelle du procès des anarchistes de Rome. Il est évident que magistrature et journalisme s'entendent pour que le moins de renseignements possibles arrivent aux oreilles du populo. On a peur des déclarations révolutionnaires, des répartis vives que montrent tous les procès d'anarchistes.

On apprend maintenant que les dépositions des témoins à charge, ont provoqué de véritables scandales, même aux yeux des légalistes italiens, difficiles à offusquer cependant. Les policiers et soldats qui défilaient à la barre s'emblaient transformer leurs dépositions en un duel personnel avec les accusés.

Naturellement, nos amis se défendaient véhémentement. Pour mettre un terme à leurs dénégations, le tribunal n'a rien trouvé de plus commode que de continuer le procès sans que les accusés soient présents! On voit d'ici l'assurance que les témoins à charge pouvaient acquérir dans leurs dépositions; personne pour contredire, quelques photographies pour les reconnaissances et le tour était joué. Cette comédie a paru tout de même un peu raide. La défense s'est retirée, le procès a été suspendu, on ne sait pour combien de temps.

Les accusés ont déposé une plainte contre le greffier comme ayant falsifié les procès-verbaux, et il paraît que le procès sera renvoyé devant une autre Chambre ayant un président plus *ferme*. C'est un comble!

Les condamnations viendront toujours plus tard mais, entre temps, des gens se demanderont peut être qui sont ces anarchistes que l'on craint tant et envers lesquels on use de tels moyens. — Et ainsi ira la propagande.

Russie

Une grande insurrection de paysans a eu lieu à Maykop, dans le Caucase septentrional. Depuis quelque temps on abat en Russie tout le bétail des villages dans lesquels l'épizootie a fait apparition. Il est évident que les vétérinaires en profitent pour lever un tribut sur les villages où ils prétendent découvrir l'épizootie. C'est ce qui est arrivé à Maykop. Il y a eu une rencontre sanglante avec la troupe, et les rapports officiels parlent de 17 tués. Les journaux, cependant, font mention de 50 tués et de 50 blessés.

Décidément, la révolte des campagnes commence pour tout de bon.

A NOS LECTEURS

La vente de LA RÉVOLTE *ne suffit pas à la faire vivre. Depuis longtemps, son tirage varie entre 6,500 et 7,000 exemplaires et coûte environ 320 francs par semaine, toutes dépenses comprises. Les rentrées dûes à la vente et aux abonnements n'ont jamais atteint ce chiffre, et en attendant que le journal réponde assez aux sentiments de la masse pour vivre par lui-même, il faut, pour équilibrer son budget, qu'il compte sur les souscriptions.*

Depuis quelque temps, elles ont diminué, et trois numéros du journal n'ont pu paraître dans ces derniers quatre mois. Nous faisons donc appel à ceux de nos lecteurs auxquels la ligne de LA RÉVOLTE *plaît, pour soutenir notre propagande de leurs deniers. Si nous ne réussissons pas à rétablir les ressources suffisantes, plutôt que de faire sauter des numéros, nous ne ferons plus paraître le* SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE *que tous les quinze jours, tout en laissant le prix du journal à dix centimes, ou bien nous en diminuerons le tirage pour ne le fournir qu'aux localités dont les dépositaires paient régulièrement.*

LA RÉVOLTE *a sans doute bien des fautes à se reprocher comme* FORME *de la propagation de la doctrine, mais elle en a toujours agit franchement avec ses lecteurs.*

Aujourd'hui, nous leur offrons un coin de papier blanc à couper pour inscrire leurs souscriptions en faveur de l'existence du journal.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande révolutionnaire

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

ESTAGEL. — Compagnons, voici une idée que nous soumettons à l'appréciation des camarades.

Il y a certains compagnons qui végètent dans les villes, tandis que dans certaines localités il y aurait place pour eux à exercer une profession indépendante.

Une petite place serait accordée dans les journaux anarchistes pour recevoir les avis de ceux qui auraient de ces endroits à signaler, cela il nous semble, permettrait de tirer quelques camarades de la misère en leur permettant d'être indépendants et par conséquent, plus utiles à la propagande.

Ainsi à Estagel nous pensons qu'un camarade ferblantier pourrait facilement gagner sa vie; si quelque copain de ce métier se trouve dans l'embarras et ne craint pas de se déplacer, il pourrait exercer son industrie ici.

L'idée des camarades d'Estagel a du bon, voilà la communication faite.

ROUEN. — Nous recevons de l'orateur Martin, cité dans le compte rendu de la réunion que nous avons publié dans notre numéro 4, une protestation par laquelle il prétend que les paroles auxquelles il est fait allusion, n'auraient pas été prononcées à la réunion, mais à une causerie qui a suivi.

Le citoyen Martin proteste de la pureté de ses intentions et de la propagande qu'il fait pour les idées anarchistes en général et la « Révolte » en particulier.

Libre au citoyen Martin de croire à la possibilité de la propagande faite par le vote. Pour nous, l'expérience est faite, nous divisons les candidats en deux classes : les naïfs et les ambitieux, le citoyen Martin est dans les premiers, espérons qu'une nomination ne le rangera pas dans les deuxièmes.

Arras.

Compagnons,

Après une jeunesse entière passée à l'étude de la question sociale, afin d'être à même de pouvoir y consacrer toute son intelligence et tout son savoir avec connaissance de cause, mon malheureux frère vient de mourir non sans avoir propagé dans la mesure du possible la sublime idée de l'anarchie, désespéré de ne pouvoir faire plus.

Pour me conformer à son dernier désir, je vide son porte-monnaie et envoie par parties égales entre le « Père Peinard » et la « Révolte » et pour servir à la propagande les quelques deniers qui y sont contenus.

Veuillez m'en accuser réception dans la « Révolte » sous la rubrique :

Arras, un anarchiste mourant, 2 fr. 40.

Le groupe d'Avignon remercie les groupes de Foix, Bordeaux, Toulon, Troyes, Cholet, Roanne, etc., qui ont répondu à leur appel. L'affaire projetée est en bonne voie et nous attendons que tout les copains répondent pour arriver à une solution. Nous prévenons donc les amis qui ont encore à nous écrire à le faire le plus tôt possible.

Pour toutes correspondances s'adresser à J. Chabrol, au kiosque Montagard, place du portail Matheron, à Avignon (Vaucluse).

Aux compagnons de la banlieue et de Paris.

Venez samedi, 7 novembre 1891, à 9 heures du soir, à Saint Denis, salle des Grandes Caves, place aux Gueldres. De la plus haute importance.

Les camarades qui pourraient disposer d'écrits utiles à la propagande sont priés de me les adresser. Je tiendrais lieu à avoir quelques brochures intitulées « Les Travailleurs des villes aux Travailleurs des campagnes », vu le pays où je me trouve, je la crois de grande portée.

Bouteunet, tailleur, Saint-Pourçain (Allier).

Le compagnon E. Humbert, informe les camarades qui sont en correspondance avec lui, qu'à partir du 5 novembre ils ne devront plus rien lui envoyer.

Ceux qui correspondent avec le groupe devront écrire au compagnon E. Marlatte, 19, rue de la Gendarmerie, à Nancy.

Le compagnon Lothier demande si le compagnon Lecoq de Londres a reçu sa lettre, et le prie d'y répondre, rue de Malte, 49.

Les membres du groupe d'étude sociale du 7e [illegible], engagent tous leurs camarades de misère à assister à leurs réunions, qui auront lieu à l'avenir les premiers et troisièmes samedis de chaque mois à 8 h. du soir au siège de la chambre syndicale, à [illegible] quais.

Dans chaque réunion un compagnon fera une causerie contradictoire sur un sujet d'actualité.

Un groupe d'études sociales est formé dans le canton de Couvin. Il fait appel à tous les groupes afin d'obtenir des vieux journaux, brochures, feuilletons, etc., qui serviront à fonder une bibliothèque. Les groupes qui désirent correspondre avec nous sont priés d'adresser leurs correspondances à Paul Saint-Martin, Grand'Place, à Mariembourg (Belgique).

La Bibliothèque Anarchiste est ouverte les lundis, mercredis et samedis, de 9 heures à 10 heures 1/2 du soir.

Lecture sur place et à domicile, le prêt est absolument gratuit; les camarades qui croient cette propagande utile sont priés d'envoyer les livres et brochures dont ils disposeraient au bibliothécaire, 54, rue Grenata.

Près de 400 volumes sont déjà à la disposition des lecteurs.

Le compagnon Faure nous prie d'annoncer qu'il prépare l'apparition d'un almanach anarchiste pour 92, devant, par conséquent, paraître le 1er décembre.

Il prie donc les camarades qui auraient des renseignements ou documents concernant le mouvement anarchiste dans leur région, de lui communiquer et de les lui faire parvenir le plus tôt possible.

Son adresse jusqu'au 20 novembre est cours Lafayette, 109, Lyon.

Les camarades qui sont en correspondance avec le compagnon Boriques, sont prévenus de ne plus rien lui adresser à son domicile par suite de son départ.

En vente aux bureaux de la « Révolte » et du « Père Peinard » les brochures de Sébastien Faure.

Liberté et Autorité	0 10
L'anarchie en cours d'assises	0 10
Féodalisme ou Révolution (Le Machinisme et ses conséquences),	0 15

BIBLIOGRAPHIE

Autorité ou Liberté, par Sébastien Faure, prix : 10 centimes.

Brochure vraiment excellente, alerte de pensée et d'expression, avec cette netteté de raisonnement, cette franche gaieté de style qui appartiennent à ceux qui ont conscience de leur bonne cause. C'est encore un de ces écrits qu'on ne réfutera pas et que nos adversaires feront très bien d'ignorer. Répondre par des raisons sérieuses serait impossible ; répliquer simplement par des injures serait difficile envers un auteur aussi gracieux de forme que l'est Sébastien Faure.

Mais à ceux qui sont honnêtes et droits de cœur, à ceux qui cherchent sincèrement la vérité, nous recommandons avec instance la brochure de notre compagnon, comme vraiment bonne et convaincante. Exposé de la question, discussion historique, conclusion, tout est parfait. Nous ne faisons de réserves que sur un seul point d'histoire qui ne touche pas à l'ensemble de la brochure. Peut-être, après nouvel examen, l'auteur sera-t-il du même avis que nous, et modifiera-t-il dans ce sens quelques lignes de son travail dans les éditions subséquentes !

Ce point de détail, le voici : Est il vrai que « la servitude humaine est en raison directe de l'ignorance des peuples, leur part d'émancipation en raison directe de leur savoir? » Est-il certain que le dogme du cou pelé dont parle La Fontaine en soit beaucoup moins que le loup sauvage, près de ses grands bois et de sa liberté? Est-ce que le caractère s'élève toujours en raison des connaissances, et la compagnie de l'institut [illegible] autant de [illegible] d'académiciens? Toute instruction privilégiée [illegible] elle pas pour cela même un élément de [illegible]. La question est du moins bien complexe et il importe de la signaler.

Vient de paraître : « L'Anarchie en Cour d'assises », par Sébastien Faure, dit quelques mots de l'allure générale du procès, résume les interrogatoires et laisse la parole à l'avocat Laguerre et aux accusés eux-mêmes en donnant un compte rendu aussi complet que possible de leur défense. Brochure intéressante à lire et à faire lire.

PETITE CORRESPONDANCE

B. au Havre. — Nous transmettons votre demande de brochures de Faure à l'auteur. — Même réponse à tous ceux qui nous en ont demandé.

Reçu 1 fr. de New-York pour S. de la C. G. T.

Le compagnon Frédéric Loisson est prié de donner son adresse aux compagnons du Havre. — B. V. E. à [illegible]. — L' « Endehors », rue Bochard-de-Saron, [illegible], Paris.

D. à Montmorency. — Reçu les extraits. — [illegible] Les Brons.

H. à Rotterdam. — C'est bien cela. — Le numéro n'a pas paru. — C. à Tenes. — Même réponse. — Avons envoyé les autres.

Crescent. — Le Rothschild ne paraît plus. — Ne connaissons pas « un Bandit » ?

S. à Lausanne. — Pour si peu, tous les deux mois c'est suffisant.

G. P. à Reims. — N'avons pas les poésies en question. — Avons fait passer à Brunel. — Le journal était fait quand convocation est arrivée.

M. à Nonancourt. — Paraît toujours.

D. L. à Neuilly. — Voyez la liste publiée dans le numéro 4.

P. H. à Bordeaux. — 13, rue des Trois-Bornes.

M. à Nonancourt. — « Peinard » paraît toujours, administration : 4 bis, rue d'Orsel, Paris.

G. M. à Valbelle. — Merci de l'avertissement. Nous supprimons l'envoi à Sion.

Le compagnon Bachelard, expulsé de Reims, est prié d'envoyer son adresse à Paul Saint-Martin, Grand'Place, Mariembourg (Belgique).

Fallées, à Grenoble. — Prière d'écrire à Armand, [illegible] rue de [illegible], à Paris.

Ed. Wagener, Herstal. — Jos. vous écrira prochainement.

Le compagnon Chapotan est prié de donner de ses nouvelles au 167.

Chapotan, rue Saint-Roch. — Vous n'avez qu'à consulter le Bottin dans le premier café venu, vous trouverez l'adresse demandée.

Les compagnons de Saint-Étienne désirent savoir si l'Anti-Patriote a encaissé les fonds qu'ils lui ont envoyés.

G. à Langon. — G. à Istres. — B. à Dijon. — H. Saint-Martin, à Londres. — O. à Beauvais. — C. B. à [illegible]. — S. à Marseille. — C. à Naples. — R. à Pamiers. — J. à Monaco. — D. à New-York. — C. P. à Brooklyn. — D. à Pouch. — G. à Moru. — G. C. à Paris. — D. à Morlanwelz. — H. à Reims. — Nancy. — Le [illegible]. — Reçu timbres et mandats.

CONVOCATIONS

REIMS. — Samedi 7 novembre, à 8 heures et demie du soir, rue Maquart, 7, réunion au premier.

DIJON. — Groupe d'études sociales, « les Révoltés », réunion tous les samedis, à 8 heures du soir, café Charles, rue de l'Arquebuse.

Tous les travailleurs sont invités et spécialement les lecteurs de la « Révolte » et du « Père Peinard ».

REIMS. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort des anarchistes de Chicago, grande soirée familiale et littéraire, organisée par la Jeunesse anarchiste de cette ville, le samedi, 14 novembre, salle réservée du café Saint-Maurice, 155, rue du Barbâtre.

Première partie : Causerie sur les événements de Chicago et sur la Patrie ;

Deuxième partie : Le tréteau électoral, farce politique et électorale ;

Troisième partie : Chants et poésies.

Tous les lecteurs de la « Révolte » sont spécialement invités.

Dimanche, 8 novembre 1891, à 8 heures et demie du soir, Fête Familiale, organisée par le groupe anarchiste du XIVe arrondissement. Tirage d'une grande tombola, salle du café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté.

Causerie par un compagnon. — Chants, poésies anarchistes.

Le groupe se réunit tous les samedis, salle du café d'Apollon, 25, rue de la Gaîté.

Le Gérant : E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 19, faub. Saint-Denis